

Révolution française et « vandalisme révolutionnaire »

Actes du colloque international
de Clermont-Ferrand
15-17 décembre 1988

recueillis et présentés par

Simone Bernard-Griffiths,
Marie-Claude Chemin
et Jean Ehrard

Paris
UNIVERSITAS
1992

Révolution française et «vandalisme révolutionnaire»

ACTES DU COLLOQUE INTERNATIONAL DE CLERMONT-FERRAND,
15-17 DÉCEMBRE 1988, RECUEILLIS ET PRÉSENTÉS PAR
Simone Bernard-Griffiths, Marie-Claude Chemin et Jean Ehrard

«Je créai le mot pour tuer la chose»: la célèbre dénonciation des nouveaux Vandales par l'abbé Grégoire a été au centre des débats clermontois de décembre 1988 sur le «vandalisme révolutionnaire». Soit pour contester à l'abbé ou lui conserver la paternité du mot, soit pour en situer l'apparition dès avant Thermidor ou seulement après, soit plus généralement pour esquisser l'histoire d'une notion polémique dont on a pu dire qu'elle était pour l'historien plutôt objet de recherche qu'outil de pensée.

Au-delà du mot il fallait examiner la chose, revenir aux faits. Méthodiquement engagé à travers les départements, le bilan des destructions causées par la Révolution n'a pu être que partiel. Il suffit à suggérer qu'elles ont été inégalement graves selon les lieux, et diverses dans leurs modalités comme dans leurs motivations. Antiféodales ou antireligieuses, spontanées ou programmées, elles ne peuvent par ailleurs être équitablement dissociées d'une politique culturelle qui tente de construire un monde neuf, mais invente simultanément, avec le musée, la notion de patrimoine.

Du reste, pourquoi réserver à la Révolution française la formule infâmante? On a détruit à toutes époques, et pas seulement en temps de révolution: temples réformés sous Louis XIV, spéculation immobilière des XIXe et XXe siècles, «vandalisme municipal»... Faut-il rappeler les halles de Baltard?

Certes, ceci n'excuse pas cela. Mais l'historien n'est pas un procureur. Ce livre le rappelle opportunément en soumettant à plusieurs types d'approche et à plus de trente regards différents les multiples aspects d'un phénomène complexe auquel la Révolution française doit depuis deux siècles l'une des plus sombres et des plus tenaces composantes de sa légende noire.

Universitas, 62 avenue de Suffren, 75015 Paris

ISBN 2-7400-0001-4

L'opinion publique allemande et le « vandalisme révolutionnaire » de l'an II à 1815

HANS-ULRICH SEIFERT

Bibliothèque universitaire de Trèves

« Le 21 du mois, à dix heures du matin, fut exécuté Louis Capet, à Paris, place de la Révolution, entre le piédestal de la statue démolie de son grand-père et les Champs Elysées ». Cette brève notice du journal strasbourgeois *Argos*¹ d'Euloge Schneider juxtapose, comme beaucoup de gravures représentant l'exécution de Louis XVI, deux phases décisives de la chute de la monarchie. Le 10 août 1792 avait sonné le glas de la royauté et entraîné la démolition des statues royales. Le 21 janvier 1793 signifia la fin du roi des Français. Les suites de cette journée pour l'attitude des intellectuels allemands de l'époque envers la Révolution sont assez bien connues : au mardi gras d'un assentiment presque unanime en 1789 succéda un long mercredi des cendres, marqué d'un refus toujours grandissant.²

A s'en tenir seulement aux sondages lexicologiques, on pourrait avoir l'impression que le vandalisme n'ait joué aucun rôle pour la valorisation des événements révolutionnaires en Allemagne. Le dictionnaire le plus important du XIXe siècle, le *Deutsches Wörterbuch* des frères Grimm, ignore le mot.³ « Vandalisme » ne figure pas non plus dans le vocabulaire de Goethe,⁴ bien que le « patriarche de la littérature allemande » avait fait la connaissance de Grégoire en 1805 qui l'appelle ainsi encore un demi-siècle plus tard.⁵ C'est dans le *Néologiste français*, dictionnaire attribué à Charles-Frédéric Reinhard,

1. *Argos, oder der Mann mit hundert Augen* (Strasbourg), no. 8, 29 janvier 1793, p.64 (Kraus Reprint, Nendeln, 1976).

2. Il ne s'agit pas de retracer ici la réception allemande de la Révolution française. Une bonne orientation est fournie par les ouvrages suivants : Joël Lefebvre, *La Révolution française vue par les Allemands*, Lyon, 1987 ; Claus Träger, (éd.), *Die Französische Revolution im Spiegel der deutschen Literatur*, Leipzig, 1975 ; Marita Gilli, *Pensée et pratique révolutionnaires à la fin du 18e siècle en Allemagne*, Besançon et Paris, 1983, et Jürgen Voss (éd.), *Deutschland und die Französische Revolution*, München, 1983.

3. Jacob et Wilhelm Grimm, *Deutsches Wörterbuch*, Leipzig, 1854 et suiv. (réimpression München, 1984).

4. Cf. Paul Fischer, *Goethe-Wortschatz*, Leipzig, 1971 (réimpression de l'éd. de 1929).

5. Cf. Robert Steiger, *Goethes Leben Tag für Tag*, Zürich et München, 1986, t.IV, p.614. La réception allemande de Grégoire reste à étudier. Il avait des contacts personnels avec une douzaine d'hommes de lettres d'outre-Rhin, où presque tout ce qu'il a écrit fut traduit dans des revues. Ici, il faut surtout citer la traduction de ses rapports concernant le vandalisme par le bibliothécaire influent Carl-August Böttiger dans le *Neuer Teutscher Merkur*, republiée avec des commentaires abondants la même année sous le titre *Zustand der neuesten Literatur*.

diplomate wurtembergeois au service de la France, qu'on trouve la définition la plus détaillée de « vandalisme » destinée aux Allemands :

C'est ainsi qu'on a appelé l'état de la France, sous Robespierre. Les Vandales étant venus d'Afrique [...] dans les provinces de l'Italie [...] détruisirent tous les monuments de la culture et des arts. – A voir les progrès rapides du *Vandalisme* en France, dit un Journaliste, on pouvait raisonnablement douter, si dans vingt ans, on saurait lire en France.⁶

Pas différent des pourvoyeurs d'almanachs de l'époque qui fournissent des listes néologiques comparables afin de dénigrer les origines, ignobles, de la *Ohnehosensprache*, Reinhard exagère et ironise. Pourquoi ?

En 1796 la « fièvre froide de la gallomanie » avait quitté l'Allemagne. C'est Goethe qui le constate.⁷ Son énoncé porte un double message, historique et relatif au concept d'une littérature nationale, indépendante du modèle français. Les centres de la propagande révolutionnaire tels que Mayence, Strasbourg et Hambourg ont alors perdu leur force d'attraction. Bon nombre de jacobins allemands avaient dû s'enfuir à Paris où la tourmente révolutionnaire finit par freiner leurs aspirations, le plus souvent girondines. Georg Forster⁸ mourut de sa mort naturelle rue des Moulins le 12 janvier 1794. Son ami Adam Lux, connu pour sa défense de Charlotte Corday,⁹ avait été guillotiné huit semaines auparavant. Euloge Schneider périt place de la Révolution le 1er avril 1794. Les journalistes allemands sympathisant avec la Révolution tels que Kerner, Rebmann, Oelsner ou Cramer (pour ne nommer que les plus importants) devaient quitter Paris où bien se lancer dans des activités en dehors et à l'abri du politique proprement dit.¹⁰

Au fur et à mesure que l'enthousiasme idéaliste pour la Révolution (particulièrement

der Künste und Wissenschaften in Frankreich, in Auszügen und Erläuterungen von C. A. Böttiger, Berlin, Lagarde, 1795.

6. *Le Néologiste français ou vocabulaire portatif des mots les plus nouveaux de la langue française, avec l'explication en allemand et l'étymologie historique d'un grand nombre*, [Nuremberg], 1796, p.358 sq.

La réimpression de cet ouvrage est en préparation par la maison Olms. L'auteur du présent article y fournira les indications nécessaires pour la connaissance de Reinhard et d'autres vocabulaires bilingues des néologismes révolutionnaires. Pour le domaine français, tout a été dit par Brigitte Schlieben-Lange et Pierre Michel (dans leurs contributions au *Handbuch politisch-sozialer Grundbegriffe in Frankreich 1680-1820* (éd. Rolf Reichardt et Eberhart Schmitt), fasc. 1-2, München, 1985, p.147-89 et fasc. 8, München, 1988, p. 8-49) et par Mme Dany Hadjadj et ses collaborateurs dans leur contribution au présent colloque (cf. p.15-27).

Pour le domaine allemand, on doit avoir recours à la (très riche) compilation de Wilhelm Feldmann, « Die Große Revolution in unserer Sprache », *Zeitschrift für deutsche Wortforschung* 13 (1911-1912), p.245-82 et à l'article « Die Vandalen als Kunstfrevler » du même auteur (*Zeitschrift des Allgemeinen Deutschen Sprachvereins* 25 (1910), col. 345-47), en tenant compte de l'article « Vandalismus » du *Deutsches Fremdwörterbuch*, Berlin et New York, 1983, t.VI, p.109-13.

7. *Xenien* 1796, nach den Handschriften des Goethe- und Schiller-Archivs hrsg. von Erich Schmidt und Bernhard Suphan, Weimar, 1893, p.97.

8. Cf. Marita Gilli, *Georg Forster: l'œuvre d'un penseur allemand réaliste et révolutionnaire*, Lille et Paris, 1975.

9. Cf. Arthur Chuquet, *Etudes d'histoire*, deuxième série, Paris, 1903.

10. Cf. Klaus Deinet, *Konrad Engelbert Oelsner und die Französische Revolution*, München, 1981; Hedwig Voegt (éd.), *Georg Kerner. Jakobiner und Armenarzt*, Berlin, 1978; Alain Ruiz, « Un admirateur allemand de Sieyès: Karl Friedrich Cramer », *Revue d'histoire diplomatique* 88 (1974), p.259-311; Rainer Kawa, *Georg Friedrich Rebmann (1768-1824). Studien zu Leben und Werk eines deutschen Jakobiners*, Bonn, 1980.

sensible chez Forster) allait se tarissant, la France fut mise en question, non pas seulement en tant que modèle politique, mais aussi en tant que civilisation exemplaire. La formulation de l'écart date du *Sturm und Drang* allemand. Dans un des textes-clés du mouvement, *Von deutscher Art und Kunst* (1773), Goethe avait pris la défense de l'art gothique en faisant de la cathédrale de Strasbourg la pierre de touche entre le « génie » allemand et « l'esprit de système » français.¹¹ Trente ans plus tard, lors de l'annonciation d'une fête de la raison à Strasbourg le 20 novembre 1793, « les voûtes de la vieille cathédrale retentirent pour la première fois des voix de la raison pure! », comme l'écrit – quelque peu kantien – un observateur des événements.¹² Une minorité des citoyens actifs se comporta déraisonnablement en fracassant quelques statues considérées à tort comme emblèmes du féodalisme et de la royauté.¹³ Ces actes de vandalisme furent dénoncés dans une lettre ouverte du jacobin mayençais Georg Wedekind à Grégoire. Avec des arguments puisés dans les rapports de Grégoire même, Wedekind explique à ses compatriotes, que les « monuments de la servitude » ont une raison d'être en tant que matériel documentaire et vaccin immunisant contre les germes du système féodal. Il n'y a aucune destruction justifiable, car « ce n'est pas la raison, mais son histoire, qui met le peuple à l'abri des maladies morales et politiques d'autrefois ». ¹⁴ Le radicalisme d'un Mercier qui tonna contre le scélératisme et des rois et des vandales tout en admettant l'abolition des icônes des rois ¹⁵ ne trouva guère d'écho outre-Rhin. On y rêva plutôt d'une monarchie bénigne, genre poule-au-pot, avec un prince éclairé en tête et on se sentit désagréablement désenchanté par la réalité révolutionnaire. Une psychose collective, mise en proverbe par un auteur du *Revolutions-Almanach* de Göttingue, fait du désenchantement refus : « Es ist kein Schwert, das schärfer schiebt, als wenn der Bauer ein Edelmann wird. » ¹⁶ La grande peur allemande de l'époque, c'est en effet la « Pöbelsouveränität », ¹⁷ ce qui se traduit par « souveraineté de la populace ». Les jugements portés sur le vandalisme sont en fait constamment associés à la désapprobation des bas-fonds de la société considérés comme

11. *Von deutscher Art und Kunst. Einige fliegende Blätter*, Hamburg, 1773 (cf. *Sturm und Drang. Kritische Schriften*, éd. Erich Loewenthal, Heidelberg, 1972, p.701-708).

12. *Argos* (Strasbourg, 1793), p.482 sq.

13. Cf. Otto Schmitt, *Gotische Skulpturen des Strassburger Münsters*, Frankfurt am Main 1924, t.I, p.30 sq.

14. « Etwas vom Vandalismus in Strasburg, verübt im andern Jahr der französischen Republik. Schreiben an Bürger Grégoire, Volksrepräsentanten zu Paris », *Beiträge zur Geschichte der französischen Revolution*, éd. Paulus Usteri et Ludwig-Ferdinand Huber, 1795, t.I, p.295-305 (Kraus Reprint, Nendeln, 1972).

Sur l'auteur de cette lettre ouverte, cf. Helmut Mathy, « Georg Wedekind », dans *Festschrift für Ludwig Petry*, Wiesbaden, 1968, p.178-206.

15. Cf. Louis-Sébastien Mercier, *Le Nouveau Paris*, 2e éd., Gènes, an III, t.I, p.135; t.II, p.97-100 et t.V, p.189-92.

16. *Revolutions-Almanach von 1796*, Göttingen [1795; éd. par Heinrich-August-Ottokar Reichard], p.172 (Kraus Reprint, Nendeln, 1976).

17. Le terme est employé par Friedrich Schink dans ses « Briefe über die deutsche Sansculotterie », *Minerva*, juillet 1794, p.80. Les sympathies pour le bas fond du peuple qui se trouvent dans un des premiers récits de voyage d'un Allemand à Paris paru après la révolution, les *Briefe aus Paris* de Joachim Heinrich Campe (Braunschweig, 1790), provoquaient des réactions courroucées, dont la plus maligne est celle publiée par Ernst-August-Anton von Goechhausen dans ses *Gespräche über Gallicismen und Germanismen*, Erfurt, 1790.

responsables des dévastations, ou bien de la Terreur, synonyme de règne des non-cultivés. Ainsi le chanoine voyageur autrichien Andreas Riem parle du «vandalisme de Robespierre et Marat» qui se seraient servi d'une «populace effrénée» pour accéder au pouvoir.¹⁸ Pour Johann Wilhelm von Archenholtz, éditeur de la *Minerva*, un des journaux les plus lus de l'époque, «la mise en système du pillage» s'identifie au règne de Robespierre.¹⁹ Son confrère suisse Henri Meister ne voit «le système du vandalisme» abandonné qu'avec la fin de l'«horrible dictature de Robespierre».²⁰

La Convention mit fin aux actes destructeurs nourris de l'énergie antimonarchique et anticléricale des premières années de la Révolution. La fonction sociale de l'art est nouvellement définie. Archenholtz traduit le changement survenu dans son journal : «Le vrai but des beaux-arts ne fut jamais de satisfaire à la vanité d'un petit nombre de riches ; leur but est sublime et élevé : il s'agit d'enseigner une nation, d'en former les mœurs et le goût et de fixer dans la mémoire du peuple des exemples qui lui rappellent incessamment ses grandes vertus et sa dignité».²¹ Le nouveau système culturel de la France, mis en œuvre à l'aide d'une politique muséologique et scolaire efficace, n'est pas toujours acclamé en Allemagne. La logique républicaine, visant la socialisation de l'art, réclame avec bonne conscience la disposition des trésors culturels hors de France, ce qui n'est pas sans provoquer des prises de positions hostiles en Italie, en Hollande et en Allemagne, où le terme «vandalisme» commence à prendre une nouvelle signification après Thermidor.

L'invasion des troupes françaises en Franconie en 1796 produisit toute une série de brochures dirigées contre les désastres nés du heurt des soldats de Jourdan avec une population rurale très éloignée de les saluer comme libérateurs du joug féodal. Un de ces libelles, intitulé *Die Vandalen des achtzehnten Jahrhunderts, oder Geschichte des französischen Einfalls in einen Landstrich von Franken* (Hildburghausen, 1796), entasse des scènes d'horreur dignes des pinceaux d'un Sade. Un autre, dû à l'écrivain Julius von Soden qui voua toute sa carrière à la propagande antirévolutionnaire, a pour titre *Die Franzosen in Franken im Jahr 1796* (Nürnberg, 1797) et conteste aux Français le droit de s'appeler «francs», ignorant que cette dénomination pour les révolutionnaires avait été inventée par des jacobins allemands et qu'elle n'était pas d'usage en France.

C'est l'heure de réveil du nationalisme allemand. Eichendorff n'est pas le seul représentant de la génération des jeunes romantiques pour lequel «Franzmann» devient un mot exclusivement péjoratif.²² Bon nombre de ses confrères abandonnent les arbres de la

18. Andreas Riem, *Reise durch Frankreich vor und nach der Revolution*, Leipzig, 1799, t.I, p.178-81.

19. Cf. «Einige Bemerkungen über die alten und neuen Franzosen», *Minerva*, août 1799, p.276-302 (surtout p.276-81).

20. *Souvenirs de mon dernier voyage à Paris* [1795], éd. Paul Usteri et Eugène Ritter, Paris, 1910, p.45.

21. *Minerva*, 1796, t.III, p.478 (traduction de la pétition d'artistes français à l'adresse du Directoire au sujet des œuvres d'art d'Italie).

22. Cf. le poème «Hermanns Enkel» dans Eichendorff, *Ausgewählte Werke*, éd. Paul Stapf, München s.d., t.I, p.152-54. Pour une vue plus globale, voir Klaus Epstein, *The Genesis of German conservatism*, Princeton, 1966, et Klaus von See, *Die Ideen von 1789 und die Ideen von 1914*, Frankfurt am Main, 1975.

liberté, plantés avec beaucoup d'enthousiasme pendant les premières années de la Révolution, pour des chênes nationaux du sommet desquels ils s'ouvrent des horizons nouveaux, au-dessus de la mêlée. L'esprit anti-français devient officiel, sinon officiellement obligatoire. Le chanoine hambourgeois Johann Lorenz Meyer qui avait entrepris un voyage à Paris sur lequel il avait écrit un ouvrage très lu, se vit obligé de renoncer publiquement à l'emploi du mot «vandalisme», dénomination désormais «deshonorante pour le peuple allemand». La traduction française de son ouvrage, effectuée sous ses yeux à Hambourg par Dumouriez, contient un paragraphe supplémentaire consacré au signifiant de «vandalisme».²³ Le signifié n'occupe qu'un seul auteur, le philosophe Heinrich Würzer,²⁴ qui insère une étude sur «Vandalismus in Frankreich und in Deutschland» dans son journal *Neue Hyperboreische Briefe*.²⁵ Comme la majorité de ses contemporains, Würzer attribue les destructions des «nouveaux vandales» de la France aux machinations de «l'abominable Robespierre», à tort, comme on sait aujourd'hui.²⁶ Mais Würzer résiste aux tentations du nationalisme et juge les destructions menaçant du progrès de la coalition antirépublicaine plus importantes que les dévastations survenues en France avant Thermidor :

Le manifeste du Duc de Brunswick, n'est-ce pas l'ouvrage d'un vandale? N'a-t-il pas prononcé la menace de raser les hameaux et les villages qui s'opposeraient aux troupes de la Prusse et de l'Autriche, de les détruire de fond en comble? N'a-t-il pas voué la ville de Paris à l'exécution militaire et à sa destruction totale? Ah, quels vandales que ceux-là! S'ils avaient eu le pouvoir de réaliser leurs projets, ils auraient causé des déprédations bien supérieures à celles commises par Robespierre et par ses complices.²⁷

Le «vandalisme allemand» persistant aux yeux de Würzer, c'est la censure qui empêche la diffusion des Lumières, c'est la restriction de la jouissance des trésors culturels aux classes possédantes et l'assujettissement de l'art aux impératifs de l'Eglise et de l'aristocratie. Ce genre de vandalisme, déclaré antirévolutionnaire en France depuis l'ouverture des états-généraux comme le fut le vandalisme «révolutionnaire» par Grégoire en 1794, n'y a plus aucune raison d'être. Au contraire, la Convention fit de son mieux pour attacher peintres, écrivains, sculpteurs et érudits à l'Etat bourgeois en voie

23. C'est dans l'*Intelligenzblatt* de la *Neue Allgemeine Deutsche Bibliothek*, t.33(2), 1797, p.313-16 que Meyer a inséré la déclaration citée. Son récit de voyage avait été publié sous le titre *Fragmente aus Paris im IV. Jahr der französischen Republik*, Hamburg, 1797. C'est au tome II, p.201-15, qu'on trouve le chapitre qui se réfère au vandalisme. La traduction française parut l'année suivante à Hambourg chez Pierre-Jean Fauche, l'éditeur de Barruel, Sénac de Meilhan et Mme de Genlis. Encore la *Neue Allgemeine Deutsche Bibliothek* de 1799 (t.45(2), p.485) tient à souligner que «ce ne fut pas un Allemand qui employait le mot [de vandalisme] pour la première fois».

24. Sur Würzer, voir Walter Grab, *Ein Volk muß seine Freiheit selbst erobern. Zur Geschichte der deutschen Jakobiner*, Frankfurt am Main, 1984, p.345-86 et l'ouvrage de Joël Lefebvre cité dans la note 2, p.89 sq. et p.273.

25. *Neue Hyperboreische Briefe*, Altona, 1796, p.65-73 (Kraus Reprint, Nendeln, 1976).

26. Cf. Bernd Schminnes, «Anacharsis Cloots und der Bildersturm der Französischen Revolution im Jahre II», dans *Anacharsis Cloots. Der Redner des Menschengeschlechts*, Kleve, 1988, p.61-78.

27. Würzer, article cité, p.70.

de construction et pour enrichir les fonds parisiens de manuscrits, tableaux et sculptures enlevés à des contrées où les troupes françaises défendirent la Révolution, une politique qui allait s'accélérer sous Napoléon. Vue d'Allemagne, la concentration toujours croissante d'œuvres d'art à Paris paraît contradictoire. D'un côté, il faudrait des pages pour citer les brochures qui ont paru à l'occasion d'enlèvements d'objets culturels à Aix-la-Chapelle, Cassel, Cologne, Trèves, etc., autant de témoignages sur les réactions autochtones allemandes aux incursions françaises.²⁸ Mais pour la majorité de l'élite intellectuelle allemande de l'époque, ces dommages locaux furent largement rachetés par la transformation de Paris en « pépinière des bons esprits de toute sorte », en « lieu de rassemblement de tout ce que la nature et le génie des hommes ont produit pendant des siècles »,²⁹ comme l'a écrit un boursier du musée d'histoire naturelle d'alors. Déjà en 1798, Herder avait écrit à Millin : « Combien vous êtes heureux d'habiter l'endroit du monde où tous les moyens nécessaires à l'érudition et à l'étude des beaux-arts confluent. Un jour, vous habiterez peut-être le centre où toutes les idées de notre continent s'uniront. »³⁰ Son enthousiasme fut partagé par des jeunes chercheurs ou amis des beaux-arts sans nombre qui envahirent Paris après 1795. Le salon de Millin était justement un des lieux de rencontre préférés de ces touristes post-révolutionnaires qui hantaient l'Institut et le Louvre tandis que leurs ancêtres, dix ans auparavant, avaient le Club des Jacobins pour but suprême. La vie culturelle de la capitale française trouve un écho inouï dans les journaux allemands de l'époque, dont chacun dispose au moins d'un correspondant sur place. Dès 1798, un périodique lancé à Weimar sous le titre *London und Paris* se fit le chroniqueur spécialisé de l'histoire de ces deux villes. Jusqu'en 1805 la correspondance parisienne était assurée par Théophile Frédéric Winkler, secrétaire privé de Millin et employé à la Bibliothèque nationale. En 1803 l'éditeur wurtembergeois Cotta lança les *Französische Miscellen*, périodique dirigé à Paris par le jeune philologue alsacien Johann Gottfried Schweighäuser et une protégée de Mme de Genlis, Helmina von Chézy, dont le mari étudiait des manuscrits orientaux à la Bibliothèque nationale tandis qu'elle remplissait deux volumes d'observations sur la vie et les beaux-arts à Paris depuis l'avènement de Napoléon.³¹ Les *Französische Miscellen* furent abandonnés en 1807 pour le *Morgenblatt für gebildete Stände*, quotidien avec des rubriques spécialement réservées à Paris qui marqueront, un demi-siècle durant, l'image de la France en Allemagne. Le reproche de vandalisme est hors de mode. On se souvient avec un certain frémissement de celui d'antan, tel le *Neue Teutsche Merkur* qui salue amicalement Chardon de La Rochette,

28. Les documents des archives parisiennes relatifs aux enlèvements sont enregistrés dans *l'Inventar von Quellen zur deutschen Geschichte in Pariser Archiven und Bibliotheken*, éd. Hans Stein, Koblenz, 1986. Cet inventaire fut dressé pendant l'Occupation par une demi douzaine d'archivistes allemands. Une esquisse rapide, mais avec la profondeur que 100 pages permettent : Paul Welscher, *Kunstraub unter Napoleon*, Berlin, 1976.

29. Gotthelf Fischer, *Das Nationalmuseum der Naturgeschichte zu Paris*, Frankfurt am Main, 1802, t.I, Introduction.

30. Lettre de Herder à Millin, 27 juillet 1798, dans : J. G. Herder, *Briefe*, Weimar, 1982, t.VII, p.406.

31. *Leben und Kunst in Paris seit Napoleon dem Ersten. Von Helmina von Hastfer, geb. von Klenk*, t.I et II, Weimar, 1805-1806 (dédicace à Vivant Denon).

séjournant dans le Midi, en 1801, « pour sauver les monuments échappés au vandalisme de la révolution ». ³² L'enlèvement des trésors culturels de l'Italie et de l'Espagne n'est pas soumis au verdict anti-vandale : lorsque le marchand de tableaux Lebrun, déjà utilisé par le gouvernement pour l'analyse des tableaux venus de Milan à Paris en 1798, se rend en Espagne, dix années plus tard, pour y acheter des œuvres mises sur le marché par la sécularisation, le déjà mentionné *Morgenblatt* parle, avec une certaine morgue franco-allemande, de « restitution à la vie » d'objets d'art autrement perdus pour l'élite cultivée européenne. ³³ Plus effrontée, la lettre d'un journaliste-éditeur suisse qui écrit la même année : « La conquête de l'Espagne par les troupes françaises nous fait espérer des exploits extraordinaires en manuscrits tant arabes que latins qui pourraient bien être ensevelis dans les couvents aussi riches que sinistres de la Péninsule. L'Empereur n'y a-t-il pas envoyé une commission d'érudits pour inspecter les bibliothèques espagnoles ? » ³⁴

L'année précédente, le correspondant du *Morgenblatt* avait écrit, à propos des transformations réalisées au Louvre :

C'est sans aucun effort et avec des dépenses très modestes que les artistes et les amis des beaux-arts intéressés trouvent réunis à Paris tout ce qu'on n'aurait pu voir, voici dix ans, qu'en gaspillant énormément de temps et d'argent. Ici ils se trouvent à la source qui peut rassasier la soif la plus ardente. Et comment la trouvent-ils ? Entièrement à leur disposition. Car jamais un peuple ou un gouvernement ne fut plus obligeant et plus aimable envers ceux qui veulent s'instruire que celui de la nouvelle France. [...] On a beaucoup écrit et beaucoup dit contre la fondation d'un musée aussi gigantesque dans la capitale, et contre le danger auquel il serait exposé au cas d'une insurrection. Mais il n'en est rien ! Les Français se sentent pour toujours couverts de l'opprobre des barbaries révolutionnaires à peine oubliées et se garderont de les faire revivre. Et il prendra beaucoup de temps, paraît-il, jusqu'à ce que de nouveaux goths et de nouveaux vandales fassent à Paris ce qu'ils ont fait à la Sainte-Cité. ³⁵

Il ne paraît que logique qu'une *Histoire de l'enlèvement des objets d'art des pays conquis et de leur transport dans les pays vainqueurs*, entamée en 1803 par un des collaborateurs des *Französische Miscellen*, soit restée inachevée. L'auteur, qui compila ses matériaux dans les archives parisiennes, avait annoncé une deuxième partie à son ouvrage, consacrée à l'époque révolutionnaire et post-révolutionnaire, qui n'a jamais paru. ³⁶

Le vandalisme « révolutionnaire » n'a donc pas joué le rôle auquel on aurait pu s'attendre lors des guerres de la Révolution. Ce ne fut qu'entre les tranchées de la première

32. Mai 1801, p.75.

33. T.II, première partie, no. 156, 30 juin 1808, p.623 sq.

34. Lettre de Heinrich Zschokke à Philipp Albert Stapfer, envoyé suisse à Paris, du 16 décembre 1808 (dans le *Briefwechsel* de Stapfer, éd. Rudolf Luginbühl, Basel, 1891, t.I, p.253).

35. Article intitulé « Verkauf der Gips-Abgüsse von antiken Kunstwerken in Paris », signé « a » (probablement dû à Christian R. W. Wiedemann, alors correspondant du journal à Paris), dans *Morgenblatt für gebildete Stände*, 1807, t.I, p.25 sq., 34 sq., et 51 sq.

36. Friedrich Karl Ludwig Sickler, *Geschichte der Wegnahme und Abführung vorzüglicher Kunstwerke aus den eroberten Ländern in die Länder der Sieger*, Gotha, 1803, t.I. Le second tome est de nouveau annoncé dans le compte rendu du premier de la *Neue Allgemeine Deutsche Bibliothek* (t.LXXXIV, II, 1803, p.378-81), mais il n'a jamais paru.

guerre mondiale qu'une série d'articles tendancieux d'historiens allemands se repencha sur la question, mais ceci dépasse le cadre du sujet proposé ici.

Entre 1789 et 1815, les réactions allemandes à l'égard de la destruction où l'enlèvement d'œuvres d'art par « la Révolution » sont marquées par trois facteurs :

– jusqu'en 1795 les dévastations de monuments religieux ou féodaux sont considérées comme des actes de terrorisme culturel, imputables à l'enracinement plébéien du jacobinisme :

– après Thermidor, les incursions des troupes françaises dans des contrées allemandes corroborent des tendances anti-françaises et anti-révolutionnaires déjà existantes préalablement, mais maintenant partiellement adoptées par d'anciens sympathisants ;

– à partir de 1798 environ, la majorité de l'intelligentsia allemande juge la réunion des trésors culturels concentrés à Paris plus importante que les actes de vandalisme ayant accompagné leur enlèvement en Espagne ou en Italie.



Die patriot. Republicaner
F. Schubert 1795

1. Eau-forte de Johann David Schubert représentant le terrassement de la statue de Louis XIV place Vendôme, in *l'Almanach der Revolutions-Opfer für das Jahr 1795*, 2ème année, Chemnitz, chez Karl Gottlieb Hofmann.



Barbarieen eines Theils der Jourdan'schen Armee im Octobr 1795

2. Gravure anonyme sous-titrée «Barbaries commises par une partie de l'armée de Jourdan en octobre 1795», in *Revolutions-Almanach von 1797*, Gottingue, chez Johann Christian Dieterich.



*Die alte Kathedrale Strassburg als Tempel der
neufranzösischen Vernunft*

3. Gravure anonyme sous-titrée «L'ancienne cathédrale de Strasbourg, temple de la nouvelle raison française ('neuf Französische Vernunft')», in *Revolutions-Almanach von 1795*, Göttingue, chez Johann Christian Dieterich.



4. «Enlèvement des tableaux de la galerie de Cassel». Caricature allemande d'après une reproduction parue dans l'ouvrage de Paul Lacroix, *Directoire, Consulat et Empire* (édition allemande, Leipzig).

Débats

D. Martin: Je me suis senti directement interpellé par les remarques de notre collègue Seifert, puisqu'il a fait une comparaison entre l'opinion qui, semble-t-il, se développe en Allemagne d'une association très étroite entre Révolution et vandalisme et ce résultat, qui m'a surpris moi-même, auquel S. Bernard-Griffiths a fait allusion tout à l'heure, de non-association entre Révolution et vandalisme. Il faut préciser le texte de la question: «On associe parfois la notion de Révolution française à la notion de vandalisme. Est-ce le cas pour vous?» Il est évident qu'il y a, comme dans toute question fermée, une certaine directivité et que le questionné peut se demander ce que l'on attend de lui. C'est le problème de ce genre d'enquêtes. Je dois confirmer la réponse: il y a bien eu 60% de personnes qui n'associent pas Révolution et vandalisme. Cela ne signifie pas qu'ils ignorent le phénomène que nous appelons «vandalisme». Mais ils ne veulent pas faire la confusion entre l'acte de destruction et la Révolution française qui est marquée d'un sceau plutôt positif. Une autre question vient corroborer ce premier résultat, qui était libellée ainsi: «Selon vous, y a-t-il eu, pendant la Révolution, des efforts pour conserver et protéger le patrimoine?» Nous avons à peu près le même pourcentage de réponses: 59% des interrogés associent à la Révolution un effort de conservation du patrimoine, ce qui montre une assez grande cohérence entre ces deux réponses.

J. Ehrard: Une simple remarque pour faire le lien entre la séance de ce matin et ce qui suivra: si le transport d'œuvres d'art d'Europe vers la France apparaît, hors de France, comme un exemple de vandalisme, en France on le justifie au nom de la défense du patrimoine. Cela montre bien que les deux notions sont à la fois relatives et corrélatives. De ce point de vue, que mon voisin E. Pommier, Inspecteur général des Musées, veuille bien me pardonner, il est évident que les descendants des vandales, ce sont les conservateurs du Louvre!

P.-Y. Balut: Pour aller dans votre sens, il est amusant de mettre en parallèle cette histoire de la France comme étant protectrice des arts, justement parce qu'elle prend les œuvres en Espagne ou en Italie, et l'Angleterre du pauvre Lord Elgin qui, lui, devient un vandale parce qu'il a fait la même chose! Lord Elgin a sauvé, en son temps, les marbres du Parthénon; il ne les a pas volés puisqu'il avait toutes les autorisations; il était loin d'être un brigand. Il a pris les marbres et les a sauvés. En fonction du nationalisme actuel des Grecs, la chose peut apparaître maintenant comme un vol. C'est toujours la même chose: il suffit de savoir de quel bord on la regarde.

D. Varry à H.-U. Seifert: J'ai été très intéressé par le témoignage d'auteurs allemands sur le transport d'œuvres d'art d'Espagne en France, mais avez-vous également des

témoignages des mêmes auteurs allemands sur l'attitude qu'ils ont pu avoir devant le transport en France d'œuvres d'art prises en Allemagne? Je pense, en particulier, aux manuscrits et aux livres pris dans les bibliothèques allemandes et transférés en France, dont je pourrais citer quelques exemples demain dans ma communication.

H.-U. Seifert: C'est une ironie de l'histoire: les documents relatifs aux dégâts causés par les troupes françaises en Allemagne à l'époque ont été inventoriés, pendant l'Occupation de Paris, par huit archivistes allemands amenés à Paris dans ce but. Le dossier de leur dépouillement des archives parisiennes a été publié voici deux ans et un vieux monsieur, qui était membre de ce groupe d'archivistes, a écrit la préface. Vous y lirez qu'il se considère comme protecteur des œuvres d'art de la France à l'époque. Je le donne sans commentaire: cela a été fait sous l'Occupation. Tous les documents relatifs à un chiffre exact se trouvent dans ces dossiers. Concernant l'opinion publique, un auteur comme Oelsner par exemple qui était au début un des plus fervents amis de la Révolution, écrit sous enveloppe cachetée en 1814 qu'il faut bien faire attention à ce que Napoléon n'emporte pas des œuvres d'art provenant de Kassel. A Brunswick on avait enlevé ce que le grand-duc avait de beau pour que Napoléon ne l'emporte pas.

N. Mozet: Il y a toujours un rapport entre nationalisme et archéologie. Je rappelle que l'archéologie française est née en Normandie, ce qui n'est pas un hasard, par réaction contre les pillages des archéologues anglais. J'ai trouvé dans *L'Artiste*, vers 1850, un article très véhément contre les pillages de l'abbaye de Jumièges par les Anglais qui avaient emporté Jumièges par bateaux entiers en Angleterre.

P.-Y. Balut: L'archéologie industrielle est née en partie des destructions, entre guillemets, «patrimoniales». C'est directement lié à la protection de notre instrument de travail. C'est une revendication professionnelle, et aussi nationaliste, parfois.

E. Pommier à H.-U. Seifert: J'ai essayé de regarder quelles avaient été les réactions au moment décisif de ce qu'on aurait pu considérer comme un vandalisme d'Etat, c'est-à-dire les saisies opérées sur l'ordre du Directoire en Italie, notamment à la suite de l'armistice de Bologne avec le Pape en juin 1796. J'ai pu constater deux choses: d'abord, j'ai dépouillé quelques revues allemandes comme *Minerva*, *Der Deutsche Mercur*, qui donnent des correspondances très précises de Paris, et j'ai été frappé par le fait que ces articles extrêmement documentés, en fait, rendent compte d'abord des réactions de l'opinion française car on sait que cette politique a déclenché, en France même, en 96, une polémique vive dans la presse et à la suite de la publication des *Lettres à Miranda* de Quatremère de Quincy. J'ai retrouvé, en travaillant là-dessus, grâce à un journal allemand, une référence à un journal français qui m'avait échappé. C'est un compte rendu des réactions françaises extrêmement objectif et modéré, et la presse allemande ne va pas au delà de ce qu'écrivait la presse à Paris sous le Directoire à propos de cette politique. Il y a un autre aspect de ces réactions qui sont, pour le rappeler, les réactions du cercle d'Iéna et de Weimar. Je connais trois poèmes sur le sujet, dont deux ont été publiés dans les revues qu'inspirait Schiller, *L'Almanach des Muses* et *Die Horen*. Le poème de Gries

s'appelle «Die Gallier in Rom»: «Les Gaulois à Rome», allusion à l'invasion du Capitole, et le poème de Schlegel s'appelle, si je ne me trompe pas, «Die entführten Götter»: «Le rapt/l'enlèvement des Dieux». On met en cause la politique des Français, mais avec modération, et la question que pose Schlegel à la fin de son long poème sur l'enlèvement des Dieux et leur transfert à Paris... Il constate que Rome n'était plus digne de conserver ses chefs d'œuvre, Rome décadente depuis la Renaissance; le seul problème était de savoir dans quel pays les Dieux grecs vont pouvoir délivrer leur message de liberté et d'humanité. Le poème de Schlegel n'exclut pas que ce ne soit Paris. Le troisième poème est celui de Schiller, de 1802, «Die Antiken zu Paris»: «Les Antiques à Paris», qui est très critique. Il dit: les Français ont pillé l'Italie, mais ils ont eu tort, cela ne servira à rien, car les Muses ne sont que pierres pour ceux qui se sont conduits comme des vandales.

H.-U. Seifert: Schlegel a séjourné en 1804 à Paris; il était dans le cercle de Millin. Pour lui, à cette époque-là, Paris est bien la capitale des beaux-arts, où toutes les œuvres d'art doivent être concentrées. Un ami de Schlegel s'appelle Wallraf; à Cologne, un musée porte le nom de ce monsieur Wallraf que l'on a qualifié de «collectionneur de la sécularisation». Beaucoup, en Allemagne, ont profité de la sécularisation; on a vidé les cloîtres, on a pris beaucoup de choses qu'on a apportées en France. Beaucoup de manuscrits, de tableaux ont été achetés au marché noir par ces collectionneurs de la sécularisation dont les collections forment aujourd'hui soit le fonds d'un musée à Cologne, soit le fonds de la Bibliothèque municipale de Trèves.

E. Pommier: Le poème de Schlegel est de 98, donc antérieur à son séjour à Paris. J'ai consulté l'édition de la Bibliothèque Nationale, c'est vraiment 98.

S. Bernard-Griffiths: On a vu le vandalisme se colorer progressivement de connotations subjectives, fantasmatiques chez l'abbé Barruel, de jugements de valeurs chez l'abbé Morellet. On le voit ici, à travers cette étude de l'opinion publique, suivre, d'une manière intéressante, les modulations que subit, à la fin du siècle, l'image de la France. La communication de H.-U. Seifert nous montre très bien comment, en fait, les jugements portés par l'Allemagne sur le vandalisme coïncident avec, non seulement l'image de la Révolution, ce qui est normal, mais plus largement avec l'image de la France. Par exemple, H.-U. Seifert suit les éclipses ou les recrudescences de la gallomanie et l'on constate que, lorsque la fièvre froide de la gallomanie évoquée par Goethe en 96 s'éteint, le vandalisme est vilipendé alors que, lorsqu'en 98 la gallomanie revient en Allemagne (il y a un très beau témoignage de Herder que vous citez dans votre texte), c'est l'envers du vandalisme qui est valorisé par l'opinion allemande et Paris devient la capitale des beaux-arts. Je ne résiste pas au plaisir nationaliste de vous lire la citation de Herder qui est de 98. Herder écrit à Millin: «Combien vous êtes heureux d'habiter l'endroit du monde où tous les moyens nécessaires [il s'agit de Paris] à l'érudition et à l'étude des beaux-arts confluent. Un jour vous habiterez peut-être le centre où toutes les idées de notre continent s'uniront.»